

Gérard Bessette et Jacques Ferron : personnages réciproques

Guy Monette

Volume 22, numéro 1 (64), automne 1996

Effets autobiographiques au féminin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201284ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201284ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monette, G. (1996). Gérard Bessette et Jacques Ferron : personnages réciproques. *Voix et Images*, 22(1), 126–147. <https://doi.org/10.7202/201284ar>

Résumé de l'article

Résumé

Dans leurs textes respectifs, Gérard Bessette et Jacques Ferron se transforment réciproquement en personnages littéraires. Cet article retrace la formation et l'évolution des images du Bessette ferronnien et du Ferron bessettien. De 1964 à 1985, ces images se modifient au gré des aléas des appréciations esthétiques, idéologiques et méthodologiques de chacun de ces deux écrivains et critiques à l'égard de la production de l'autre, et se complexifient d'une relation d'amitié fluctuante qui glisse vers une hostilité ouverte avant d'aboutir à plus de modération. Ces images réciproques hantent les deux oeuvres et semblent, dans le cas de Ferron, jouer un rôle important dans le processus même de la création.

Gérard Bessette et Jacques Ferron : personnages réciproques

Guy Monette, Collège militaire royal du Canada

Dans leurs textes respectifs, Gérard Bessette et Jacques Ferron se transforment réciproquement en personnages littéraires. Cet article retrace la formation et l'évolution des images du Bessette ferronnien et du Ferron bessettien. De 1964 à 1985, ces images se modifient au gré des aléas des appréciations esthétiques, idéologiques et méthodologiques de chacun de ces deux écrivains et critiques à l'égard de la production de l'autre, et se complexifient d'une relation d'amitié fluctuante qui glisse vers une hostilité ouverte avant d'aboutir à plus de modération. Ces images réciproques hantent les deux œuvres et semblent, dans le cas de Ferron, jouer un rôle important dans le processus même de la création.

Gérard Bessette avoue qu'«un romancier qui en juge un autre est sujet à caution¹»; qu'en est-il alors de deux romanciers qui se jugent réciproquement? Si ces deux auteurs pratiquent en outre la critique littéraire, s'ils ont tous deux une propension à la satire et sont liés par une amitié fluctuante, comme c'est le cas pour Gérard Bessette et Jacques Ferron, ces jugements ne deviennent-ils pas encore plus problématiques? Et la situation ne se complique-t-elle pas davantage quand l'œuvre de chacun d'eux regroupe des textes de fiction, de critique ou d'opinion, et que, souvent, la frontière entre ces deux types de textes s'estompe au point où la critique devient partie intégrante de la fiction?

Situation fascinante cependant pour qui désire retracer la manière dont se construisent les images que ces deux écrivains donnent l'un de l'autre dans leurs textes respectifs. On assiste alors à la création et à l'évolution de deux êtres de mots ayant leurs caractéristiques propres et relevant beaucoup plus de la nécessité des textes dont ils sont tirés que d'une quelconque réalité qui, somme toute, ne serait qu'un pré-texte à écrire.

1. Gérard Bessette, «Romancier(s) québécois», *University of Toronto Quarterly*, vol. L, automne 1980, p. 45.

L'entreprise ici tentée ne relève pas de la recherche biographique ou de la réflexion théorique, mais bien de l'étude des textes; il s'agit d'identifier une image qui s'y trouve et d'en suivre l'évolution. Conséquemment, JF désignera (sauf évidemment dans une citation) le personnage bessettien nommé Ferron et GB correspondra (sauf également dans une citation) au personnage ferronnien appelé Bessette. Les sigles GB et JF renvoient donc aux deux auteurs tels qu'ils sont présentés dans les divers écrits de Ferron ou de Bessette.

Le coup d'envoi à la création de ces images réciproques est le fait de Gérard Bessette. Dans un compte rendu critique de *l'Histoire de la littérature canadienne-française* de Gérard Tougas, Gérard Bessette écrit : «L'absence de Jacques Ferron — qui ne figure dans *l'Histoire* ni à titre de dramaturge ni à titre de conteur ou de romancier — me paraît un oubli des plus regrettables².» Bessette n'oubliera pas JF dans son *Histoire de la littérature canadienne-française par les textes*. Bien que ce livre soit le fruit de la collaboration de trois auteurs, le ton et la teneur des remarques consacrées à JF recourent d'autres propos de Bessette, ce qui permet de les lui attribuer en très grande partie. JF y figure dans la catégorie des «romanciers satiriques», catégorie regroupant des auteurs qui ont «recours à l'ironie, à la charge, ou à la fantaisie pour exprimer leur point de vue³», et dans laquelle son nom précède celui de Gérard Bessette. L'ouvrage consacre ensuite six pages au conteur et romancier, mais en insistant surtout sur le conteur qui n'avait alors publié que *Cotnoir*, «un roman qui, malgré ses acrobaties de technique, se lit avec plaisir mais reste nettement inférieur aux *Contes du pays incertain*» (*HL*, p. 569). Quant aux *Contes*, «c'est le ton, le style, les mots d'esprit, les calembours qui en font la valeur» (*HL*, p. 570). Le volume reproduit un extrait de «Mélie et le bœuf» et «L'archange du faubourg» en entier; un «questionnaire» placé à la suite des contes les compare à des «contes[s] satirique[s] à la Voltaire, à la Swift» (*HL*, p. 574), ce qui n'est pas un mince éloge. Quant au dramaturge, il figure «parmi les quelque vingt auteurs canadiens qui, durant le dernier quart de siècle, ont écrit pour le théâtre, [un des] cinq [quil] s'imposent à l'attention». Dans ce genre également, JF «donne dans l'avant-gardisme et la fantaisie» (*HL*, p. 650). Tout en consacrant six pages à cette dramaturgie et en reproduisant un extrait des *Grands Soleils* et un autre de *La Tête du roi*, Bessette ajoute :

Il est trop tôt pour se prononcer sur la valeur de ces pièces où le sérieux se mêle à la fantaisie, la bouffonnerie au drame. Elles ont en tout cas le mérite d'aborder des questions, de présenter des attitudes d'esprit qui sont d'un intérêt vital pour les Canadiens français d'aujourd'hui. (*HL*, p. 678)

-
2. Gérard Bessette, «Histoire de la littérature canadienne-française de Gérard Tougas», *Livres et Auteurs canadiens 1964*, Montréal, Jumonville, 1965, p. 90.
 3. Gérard Bessette, Lucien Geslin et Charles Parent, *Histoire de la littérature canadienne-française par les textes*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1968, p. 507. Les références subséquentes à cet ouvrage seront identifiées par le sigle *HL*, suivi du folio.

Bien que louangeuse, son appréciation de l'œuvre de JF laisse donc place à quelques réserves surtout en ce qui touche le théâtre: «Il traite la plus brûlante des actualités sur le ton gracieux du marivaudage. Beau sujet d'étude! et finalement qu'y a-t-il de sérieux sous tout ce marivaudage?» (HL, p. 683) C'est le conteur, l'humoriste et le styliste qui retiennent particulièrement l'attention de Bessette. D'ailleurs, dans *De Québec à Saint-Boniface*, une anthologie également publiée en 1968, le critique reproduit en entier le conte «Mélie et le bœuf» et son texte de présentation⁴ qualifie JF de «probablement le plus grand humoriste du Canada français» qui, bien que «tard venu au conte et au roman [...] a depuis brûlé les étapes en publiant cinq volumes en quatre ans». Bessette réaffirme sa prédilection pour les contes de JF, qui «marque [nt] sûrement un des sommets de notre littérature», tout en laissant planer quelques doutes sur «les mérites de Ferron dramaturge ou de Ferron romancier». Il semble aussi priser certains aspects de sa pensée puisqu'il cite, dans *Une littérature en ébullition*, un long extrait de «La trahison des clercs» et s'en sert pour illustrer les conséquences qu'aurait un traumatisme de la naissance chez les Canadiens français. JF y devient alors un «suave et sagace thérapeute» de même qu'un «moraliste⁵». De 1964 à 1969, Bessette s'intéresse donc à l'œuvre qu'il cherche à promouvoir. Ses jugements, qu'on les partage ou non, sont de nature littéraire et Bessette ne semble entretenir avec JF d'autre lien que celui de critique à écrivain.

Cette réserve disparaîtra le 7 juin 1969. Bessette publie alors dans *La Presse* un court texte persifleur intitulé «Jacques Ferron échappe à la mort⁶». Il y raconte un voyage que «le célèbre thérapeute de la rive sud» aurait fait en Ontario, à Chapleau, dans le but «de ramener au pays de Jean-Noël [Tremblay] les cendres de Louis Hémon». Ce voyage se transforme en «audacieux projet patriotique». JF se retrouve finalement dans un cimetière anglo-protestant où sa voiture s'enlise. L'extrait suivant illustre bien le ton du texte:

C'est alors qu'il [Ferron] sent le sol se dérober sous lui. Causes naturelles, c'est-à-dire dégel printanier, toujours tardif dans cette froide province? ou bien causes trudeauesques, c'est-à-dire traquenard tendu par Ottawa, de connivence avec les habitants du lieu?

Un «remorqueur» (*sic*) tire finalement la voiture de JF du borbier. Et Bessette de conclure: «La morale de cette histoire (qui, nous l'espérons, n'échappera pas à la perspicacité de Jacques Ferron), c'est qu'il faut se

4. Gérard Bessette, *De Québec à Saint-Boniface*, Toronto, Gage, 1968, p. 236. Le texte de présentation reproduit certains des commentaires de *L'Histoire de la littérature canadienne-française par les textes*, ce qui confirme l'attribution des commentaires de *L'Histoire* à Gérard Bessette.

5. Gérard Bessette, *Une littérature en ébullition*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, p. 203.

6. Gérard Bessette, «Jacques Ferron échappe à la mort», *La Presse*, 85^e année, n^o 132, 7 juin 1969, p. 33.

méfier des Anglo-protestants même quand ils sont morts.» Une note signée «R.M.» (probablement Réginald Martel) précède ce texte et précise qu'il a été rédigé à Sainte-Adèle lors de la rencontre annuelle des écrivains québécois. Par son ironie, ce texte de Bessette s'apparente aux historiettes ou aux escarmouches de Ferron et pourrait passer pour un «à la manière de Ferron». En effet, Bessette, en exacerbant le nationalisme de Ferron et son agressivité envers le fédéralisme, caricature les opinions politiques du personnage pour mieux s'en moquer et tourne contre lui des procédés dans lesquels Jacques Ferron excelle. Bessette, comme le fait souvent Ferron, ridiculise aussi certaines cocasseries de la religion traditionnelle comme le culte de saint Christophe, patron des automobilistes, qui n'aurait jamais existé mais que JF invoque en dépit de l'incroyance qu'il affiche. Cette parodie d'une forme littéraire typiquement ferronienne, et dont la victime est JF, n'a cependant rien de l'attaque en règle; il s'agit tout au plus d'une taquinerie qui évoque même l'hommage ou le coup de sonde de l'amitié. Ce texte marquerait dans l'œuvre de Bessette le début d'une liaison plus étroite avec JF.

Dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, publié en 1973, Ferron confirme cette hypothèse lorsqu'il écrit :

[...] je me souviens d'une rencontre d'écrivains à Sainte-Adèle où j'avais peut-être semblé fanatique (ce qui ne m'avait pas empêché de me lier à Gérard Bessette pour qui la politique n'existe pas) [...] ⁷.

Ferron révèle alors rétroactivement certaines caractéristiques des images de JF et de GB qu'on trouvera dans les œuvres respectives de Bessette et de Ferron. Chacun d'eux accentue d'abord chez le personnage qu'il crée des traits qui l'en distinguent. L'image qu'ils donnent alors l'un de l'autre tient de l'amusement et de la taquinerie.

Le personnage GB ne figure pas dans les textes ferroniens antérieurs à 1969. Il apparaît la première fois dans *Le Ciel de Québec*⁸ sous les traits de l'abbé Louis-de-Gonzague Bessette qui, vicaire à Saint-Magloire, veut brûler le faubourg voisin des Chiquettes, s'y fait mordre par des chiens dont il a la phobie, devient fou et prononce à l'asile des sermons d'un ultramontanisme farfelu. Évidemment, l'homonymie du patronyme ne suffit pas à reconnaître en ce personnage la première ébauche de GB. Mais si ledit Louis-de-Gonzague Bessette souffre d'un complexe d'Œdipe de caractère nettement parodique, une taquinerie à l'égard d'un psychocritique devient plus probable. De plus, y a-t-il plus coquine façon de tourner en dérision un anticlérical notoire que d'en faire un vicaire ultramontain? En outre, une allusion de Gérard Bessette dans *Les Dires d'Omer Marin* — «[...] j'eus jadis maille à partir avec le médocastre longueuillois et

7. Jacques Ferron, *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 213.

8. *Id.*, *Le Ciel de Québec*, Montréal, Éditions du Jour, 1969.

son corniaud Béliat aux dents acérées⁹ — justifierait la crainte des chiens chez les deux Bessette; le «Béliat» de l'un deviendrait chez l'autre un «suppôt de Satan». De toute façon, Ferron lui-même tranche la question: dans une lettre à Yvan Lamonde datée du 26 novembre 1968, il parle de «l'abbé Louis-de-Gonzague Bessette (ainsi nommé en l'honneur de Gérard)¹⁰». C'est donc dire que Ferron connaissait Bessette avant 1969, mais ne se serait vraiment lié à lui qu'après la parution du texte dans *La Presse* qui, lui, répondait à la caricature du *Ciel de Québec* par une autre caricature.

À partir de ce moment, les allusions à GB abonderont dans les textes de Ferron. Ainsi dans un article du *Petit Journal* daté du 31 août 1969, Ferron commente «Grossesse», une nouvelle de GB:

[...] l'imperturbable Gérard Bessette [...] s'en tenant à leur sémiologie, donne des vomissements du premier mois de la grossesse une description qui pourrait être publiée, en appendice, dans un traité de médecine¹¹.

Sous la plume d'un médecin, l'éloge de la valeur documentaire de la nouvelle n'est pas mince; sa valeur littéraire sera aussi reconnue: «On dit que Bessette fait antiroman, mais non, il écrit simplement sans pose et sans fions»; c'est «un écrivain obstiné [...] qui, lui, n'évite pas le sujet mais s'efface devant lui¹²».

Si l'écrivain GB s'efface devant son sujet, le critique GB, lui, imposerait trop franchement sa méthode. Le 21 septembre, toujours dans *Le Petit Journal*, Ferron, qui commente un film sur Nelligan, conteste l'interprétation psychocritique que GB donne de l'œuvre de ce poète: «Gérard Bessette [...] s'est toqué du complexe d'Édipe et [...] en mangerait si c'était mangeable¹³». Le 5 octobre, Ferron consacre la moitié de sa chronique au *Albert Laberge* de Jacques Brunet qui vient de paraître; il en profite alors pour commenter l'*Anthologie d'Albert Laberge* que GB publia en 1962. Ce dernier «a découvert Albert Laberge [...] et] en éliminant l'immangeable, Bessette a pu l'encenser et faire de lui un grand écrivain de la clandestinité québécoise¹⁴». Ferron juge non sans malice qu'«[il] est normal de s'attacher à sa découverte et de la magnifier; en retour, elle magnifie son découvreur. Un personnage de Labiche, Monsieur Perrichon, ne fait pas autrement¹⁵». Cette remarque ainsi que la comparaison à Perrichon égratignent quelque peu le critique GB. De plus, Ferron ne par-

9. Gérard Bessette, *Les Dires d'Omer Marin*, Montréal, Québec/Amérique, 1985, p. 36.

10. Jacques Ferron, «Lettres à Yvan Lamonde», *Littératures*, (Cahiers du Département de langue et littératures françaises de l'Université McGill), n° 2, 1988, p. 143.

11. *Id.*, «Douze nouvelles, peu de nouveau», texte reproduit dans *Escarmouches la longue passe*, tome 2, Montréal, Leméac, 1975, p. 72.

12. *Ibid.*

13. Jacques Ferron, «Papa Nelligan était aliéné», texte reproduit dans *Escarmouches*, tome 2, p. 75.

14. *Id.*, «Labiche et Gérard Bessette», texte reproduit dans *Escarmouches*, tome 2, p. 79-80.

15. *Ibid.*, p. 80.

tage pas l'avis de ce dernier au sujet de Laberge en qui il voit « un spécimen, un nom assez original de notre littérature, mais [qui] n'était pas un bien grand écrivain, trop vilain personnage pour cela ¹⁶ ». Ferron renouvelera et durcira ses attaques à l'égard de Laberge et de l'*Anthologie* à laquelle il préfère l'« ouvrage critique de Jacques Brunet [...] qui ramène le personnage d'Albert Laberge à sa juste taille [et qui] est clair, modeste, honnête, ce qui se fait de mieux dans le genre ¹⁷ ». Quelques touches cocasses s'ajoutent au portrait de GB :

Gérard Bessette se tient raide. Avant d'enseigner à l'Université Presbytérienne de Kingston, il a roulé sa bosse et exercé bien des métiers. Il a conduit les tramways et s'en est souvenu pour écrire *La Bagarre*. Ensuite, détail amusant de sa vie cachée, il avalait des sabres dans un cirque, en U.S.A. L'un d'eux lui est resté dans le corps, d'où son maintien ¹⁸.

GB occupe tellement de place dans cette chronique que le livre de Brunet semble ne servir que de prétexte à parler de lui. Sans devenir franchement agressif, le ton de Ferron n'est plus aussi amicalement persifleur qu'auparavant.

C'est à l'égard de la psychocritique pratiquée par GB que Ferron se fait de plus en plus tranchant. Toutefois, l'aversion de Ferron n'est pas à ce moment entière puisque, dans *Le Magazine MacLean* de mars 1970, il écrira à propos d'*Une littérature en ébullition*, essai critique en très grande partie d'inspiration psychocritique :

Un autre livre modifiera notre littérature, ouvrage critique celui-là, qui ne s'en prend pas aux textes mais à leurs auteurs [...] Cet ouvrage s'intitule *Une littérature en ébullition*. Son auteur, Maître Gérard Bessette, se trouve à dire aux écrivains : « Attention ! je vous surveille ». Excellente initiative, car il n'y a rien de moins stimulant que la solitude indispensable à l'écriture. Et puis il est bon que l'écrivain sache qu'il écrit à ses dépens ¹⁹.

Il ne s'agit pas là d'une opinion négative. Pourtant Ferron semble changer d'avis car, dans un article paru dans *L'Information médicale et paramédicale* daté du 2 juin 1970 et portant sur Nelligan, il qualifie les « sentiments incestueux » du poète de « lubie de Gérard Bessette ²⁰ ». En août 1970, toujours dans le même périodique, Ferron s'élèvera contre la collusion entre la littérature et la psychanalyse :

Il en résultera que Freud sera [...] compromis avec la littérature, la pire ennemie de la psychanalyse à cause de leurs affinités réciproques et du fait que la

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*, p. 79.

19. *Id.*, « Un tournant de la littérature », *Le Magazine MacLean*, vol. X, n° 3, mars 1970, p. 44. Cet article n'est pas reproduit dans *Escarmouches*.

20. Jacques Ferron, « L'asile Saint-Benoît », texte reproduit dans *Escarmouches*, *op. cit.*, tome 2, p. 135.

psychanalyse a des prétentions scientifiques alors que la littérature n'en a aucune²¹.

Comment alors GB ne serait-il pas condamné pour sa méthode critique? D'ailleurs, le 1^{er} septembre 1970, dans un article du même périodique où Ferron récuse l'Œdipe, qu'il qualifie d'« attrape-nigaud » et d'« amuse-bessette²² », il se moque allégrement de GB :

Par contre, on cite encore cette dame Bonaparte. Elle a laissé des études pertinentes et l'on ne rencontre pas Gérard Bessette, qui fait dans la psychocritique [*sic*] qu'il ne vous parle de l'horoscope d'Edgar Poe qu'elle a tiré de l'œuvre de celui-ci²³.

Le rapprochement entre psychocritique et astrologie est féroce ; toutefois la condamnation, que l'ironie tempère quelque peu, tient plus de l'agacement fasciné que de l'exaspération.

Ainsi, en janvier 1971, Ferron suggère (ironiquement?) une piste à la psychocritique au sujet de *Kamouraska* d'Anne Hébert : « De plus, son cousin Hector de Saint-Denys-Garneau [*sic*] était un pseudo-seigneur comme Antoine Tassy ; la psycho-critique [*sic*] trouvera peut-être son compte dans ce rapprochement²⁴. » En mars 1971, à propos de *Jos Connaissant* de Victor-Lévy Beaulieu, Ferron a des commentaires qui relèvent de la psychocritique et qui s'apparentent à ceux que formulera Gérard Bessette au sujet de ce roman dans *Trois Romanciers québécois*²⁵ qui, pourtant, ne paraîtra qu'en 1973 :

Jos Connaissant a déjà reçu un coup de bec sur la guerlite. Derrière le coq se tenait le père [...] Cet incident le porte au mysticisme [...] Mais peu importe : ce mysticisme masque une situation œdipienne qui sert de cadre au véritable sujet du livre : la mort de la mère²⁶.

La brièveté et la généralité du commentaire ne sauraient indiquer une soudaine conversion à la psychocritique ; cependant le recours à la psychanalyse ne passe pas inaperçu. Une valse-hésitation semble alors se manifester dans les textes de Ferron au sujet de la méthode critique de GB.

Ferron consacra en entier sa chronique du *MacLean* d'octobre 1971 à GB et l'intitulera « Saint Gérard Bessette ». Il écrit que GB est devenu membre de la Société royale à juste titre et résume sa carrière en souli-

21. *Id.*, « Pour un crampon », texte reproduit dans *Escarmouches la longue passe*, tome 1, Montréal, Leméac, 1975, p. 300.

22. *Id.*, « Les yeux d'Œdipe », texte reproduit dans *Escarmouches*, tome 1, *op. cit.*, p. 304.

23. *Ibid.*, p. 302. Le « dame Bonaparte » désigne Marie Bonaparte, auteure de *Edgar Poe, sa vie, son œuvre*, Paris, Presses universitaires de France, 1958.

24. Jacques Ferron, « Kamouraska ou l'invention du pays », *Le Magazine MacLean*, vol. XI, n° 1, janvier 1971, p. 44. Ce texte n'est pas reproduit dans *Escarmouches*.

25. Gérard Bessette, *Trois Romanciers québécois*, Montréal, Éditions du Jour, 1973.

26. Jacques Ferron, « La grande génération », *Le Magazine MacLean*, vol. XI, n° 3, mars 1971, p.44. Ce texte n'est pas reproduit dans *Escarmouches*.

gnant son exil du Québec, exil qu'il attribue à l'incroyance de l'auteur. Puis, retournant la psychocritique contre son praticien tout en y greffant une interprétation politique, il affirme :

Assez curieusement, il a soumis Gabrielle Roy à une psycho-critique [sic] qui est en même temps la sienne, où la patrie abandonnée ne décroche pas et demeure une cause de malaise, sinon de culpabilité. La différence entre les deux est que Gabrielle Roy est partie d'elle-même du Manitoba tandis que Bessette a été en quelque sorte chassé du Québec. Son ressentiment semble éternel et, s'il en eut d'abord contre le Québec de l'avoir chassé, il en a maintenant contre lui d'avoir changé, comme si ce pays le trichait en rendant historique, c'est-à-dire improbable, un exil qu'il n'a pas cessé de vivre²⁷.

Suit un éloge de *L'Incubation*, «livre sans hargne et dont le Québec est absent», dans lequel GB aurait instauré une nouvelle ponctuation que Ferron admire. Bien que ce dernier affirme que les œuvres de GB ont «une facture parfaite», il ne prise pas la vision que l'auteur aurait du Québec et les œuvres dans lesquelles il traite du Québec attirent ses foudres. Entre autres, il lui reproche de s'être plus inspiré des «buvettes ontariennes» que de «nos tavernes» pour *Le Libraire* et d'avoir «fait quelques prélèvements sur le rigorisme anglo-protestant pour nourrir son réquisitoire contre la société québécoise». Au sujet du *Cycle*, roman dans lequel Bessette fait deux brèves allusions à JF qualifié de «si bon docteur qui comprend tout à demi-mots²⁸», Ferron soutient que GB :

[...] a de la prévention contre toute politique québécoise ce qui l'entraîne à créer un personnage nommé Stanislas-Auguste [...] ce personnage fantastique correspond peut-être à des préjugés ontariens, il n'existe tout simplement pas ici²⁹.

Stanislas-Auguste Casavant, leader nationaliste charismatique à la Adolf Hitler, ne manque pas de choquer le nationalisme de Ferron. Cette divergence idéologique ne l'empêche cependant pas de saisir le sens de l'entreprise de GB dans *Le Cycle* :

Sa démarche romanesque reste marquée par un souci de recherche et d'exactitude, comme si le roman relevait des sciences exactes. [...] L'important est que cette langue rende bien son propos difficile et je crois que Bessette y a réussi [...] ³⁰.

Ferron met toutefois en question les aspects psychologiques et sociaux de ce roman. Selon lui, la veillée funèbre serait une célébration sociale, qu'il

27. Jacques Ferron, «Saint Gérard Bessette», *Le Magazine MacLean*, vol. XI, n° 10, octobre 1971, p. 57. Ce texte n'est pas reproduit dans *Escarmouches*. Le titre de l'article s'inspire d'une réponse de Gérard Bessette au questionnaire Marcel Proust. À la question «Votre principal défaut?», Bessette a répondu : «La sainteté», dans *Quand les écrivains québécois jouent le jeu!* (43 réponses au questionnaire Marcel Proust présenté par Victor-Lévy Beaulieu), Montréal, Éditions du Jour, 1970, p. 45.

28. Gérard Bessette, *Le Cycle*, Montréal, Éditions du Jour, 1971, p. 182. Voir aussi p. 199.

29. Jacques Ferron, «Saint Gérard Bessette», *loc. cit.*, p. 58.

30. *Ibid.*

compare au « wake » irlandais, alors que GB la ravalerait au sous-bassement de l'inconscient, à la rêvasserie. « Ce niveau de rêvasserie, pas loin de l'endormissement, est celui des hallucinations hypnagogiques décrites par Mauvy [sic]³¹ qui, bien avant Freud, avait signalé leurs caractères érotiques³². » La laideur de la famille québécoise telle que décrite dans *Le Cycle* agace Ferron pour qui cette laideur découle du point de vue contestable adopté par l'auteur :

Mais à ce niveau psychique, délibérément choisi par l'auteur dans un but d'introspection, à la recherche d'archétypes qu'il n'a pas d'ailleurs trouvés, il n'y a pas une seule famille au monde qui soit belle³³.

Les archétypes que GB « n'a pas trouvés » (peut-être parce qu'ils n'existent pas) visent directement la psychocritique telle que la pratique ce dernier. C'est à la fois la thématique et la méthode que Ferron récuse au nom de ses propres prises de position nationalistes et de son opposition à la psychanalyse. Ferron continue cependant à apprécier le style de GB et il conclut son article par un conseil de nature politique : « M^e Gérard Bessette, malgré sa facture et sa sainteté, en a encore à apprendre. Je lui conseillerais spécialement la lecture de *Québec occupé*³⁴. »

En dépit de ces divergences, GB reste très présent dans l'œuvre ferronienne et se glisse même presque subrepticement en 1971 dans l'« Appendice aux *Confitures de coings* », à propos d'une réflexion sur un texte mystique des années vingt : « On dira qu'il est un peu malsain, mais sera-t-on plus avancé quand on pourra mourir, ainsi que le souhaite Maître Gérard Bessette, en dansant à la corde³⁵. » Il apparaîtra également en douce dans un article de *L'Information médicale et paramédicale* d'octobre 1971 : « Un de nos philosophes, Gérard Bessette, l'a déjà fait remarquer : le Québec n'a aucun talent pour la tragédie ; par contre il est friand de grotesque. Il radote³⁶. » Le « philosophe » GB s'en prend alors au Québec, ce dont Ferron l'a déjà accusé, et l'ambiguïté du pronom personnel de la dernière phrase laisse songeur. GB radoterait-il ? (Le verbe « radoter » qu'utilise Ferron à l'égard de GB trouverait alors son pendant dans le nom « radotage » que Bessette appliquera en 1973 aux romans de JF.)

31. Sans doute une coquille pour Maury. Freud cite souvent les œuvres de L.F.A. Maury, en particulier *Le Sommeil et les Rêves*, Paris, 1861. Ferron, en indiquant que Freud aurait eu des prédécesseurs, semble vouloir diminuer l'originalité de la psychanalyse.

32. Jacques Ferron, « Saint Gérard Bessette », *loc. cit.*, p. 57-58.

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*

35. Jacques Ferron, « Appendice aux *Confitures de coings* ou Le congédiement de Frank Archibald Campbell », *Les Confitures de coings et autres textes*, Montréal, Parti pris, 1977, p. 142. Il s'agit d'une allusion à une autre réponse de Gérard Bessette au questionnaire Marcel Proust. *Quand les écrivains québécois jouent le jeu !*, *op. cit.*, p. 41. Question : « Comment j'aimerais mourir ? » ; réponse : « En dansant à la corde. »

36. *Id.*, « Un béret blanc sur un œuf », texte reproduit dans *Escarmouches*, tome 1, *op. cit.*, p. 133.

En novembre 1971, le rejet de la psychanalyse, et donc de la psychocritique, ne fera plus de doute. À propos de *La Politique du mâle* de Kate Millett, Ferron déclare :

C'est d'autant plus plaisant de lire ce que Kate Millett en dit et de se moquer de lui [Freud] avec elle, de lui et de tous les apôtres de sa psychanalyse, qu'on s'est déjà fait avoir par l'autorité qu'on était porté à lui accorder³⁷.

Quand Ferron «cléricalisait» GB, n'était-ce pas parce qu'il le considérait un «apôtre» de la religion freudienne? D'ailleurs, en décembre 1971, il se moquera nommément de la psychocritique dans un commentaire sur *Pour saluer Victor Hugo* de Victor-Lévy Beaulieu : «Dans ce livre, [Beaulieu] nous apprend qu'il a eu deux pères, lesquels il honore également (ce qui mettra dans tous les tourments notre très œdipeux et psychocritique Gérard Bessette)³⁸.»

L'amitié pour GB perdure dans les textes ferronnien même si les divergences idéologiques et méthodologiques entre le personnage et Ferron s'accroissent. En effet, dans le *MacLean* du 2 novembre 1971, Ferron raconte qu'il a été le témoin de GB à son mariage :

Qu'est-ce que j'étais allé faire à Kingston? Marier un écrivain qui enseigne à ladite université et se nomme Gérard Bessette, l'auteur du «Libraire» et de quelques autres romans qui ont de la facture et qui font de Bessette, parce qu'il est distant et flegmatique, un des rares écrivains appréciés des jeunes gens³⁹.

Nonobstant le sérieux de l'appréciation des «jeunes gens» et l'imprécision malicieuse du «quelques autres romans», le ton de Ferron n'est pas agressif. Faisant nettement allusion aux futurs *Anthropoides*, Ferron ajoute que GB «pense à écrire son prochain livre sur les singes [et que cette] velléité a peut-être excité le bonhomme», ce qui l'aurait incité au mariage. Toujours selon Ferron :

La cérémonie eut lieu dans l'ancien Parlement du Canada, le City Hall de la ville, avec une quinzaine de minutes de retard car le juge était fort occupé : avant Bessette et sa fiancée qui n'étaient pas ce qu'on appelle pressés, vu qu'ils ne faisaient que régulariser une liaison qui n'était pas acceptée dans l'ancien collège presbytérien où ils enseignent tous deux, il avait dû régler le cas de deux délinquants⁴⁰.

En dépit du rapprochement cocasse entre époux et délinquants, de la justification du mariage au nom des convenances locales et du site particulièrement non ferronnien de la cérémonie, cet épisode montre que Ferron et GB entretiennent des relations de grande intimité. Cette intimité a des

37. *Id.*, «Paul-Marie Lapointe un grand poète», texte reproduit dans *Escarmouches*, tome 2, *op. cit.*, p. 166.

38. *Id.*, «Pour saluer Haïti et Maximilien Laroche», texte reproduit dans *Escarmouches*, tome 2, *op. cit.*, p. 160.

39. *Id.*, «L'Ontario québécoise», texte reproduit dans *Escarmouches*, tome 1, *op. cit.*, p. 136.

40. *Ibid.*, p. 137.

incidences littéraires puisque Ferron connaît déjà l'existence d'un roman qui ne sera publié que six ans plus tard.

Le personnage de GB fera une apparition en 1972 dans *Le Saint-Élias* à propos d'un charretier nommé Bessette :

[...] il avait lui-même un évêque dans sa famille, M^{gr} Gérard Bessette, chargé d'un diocèse dans l'Ontario. Au moins ce célèbre cousin avait l'esprit de se taire, les mâchoires serrées comme s'il avait eu un crapaud dans la bouche [...] ⁴¹.

Le vicaire Louis-de-Gonzague Bessette du *Ciel de Québec* aurait-il monté en grade? Quoi qu'il en soit, l'allure compassée du personnage et son lieu de résidence sont les attributs habituels du GB ferronnien. Ferron a aussi tendance à lui donner des titres (Maître, M^{gr}, docteur en lettres, membre de la Société royale) qui, jusqu'à ce moment, semblent affectueusement moqueurs, un peu comme le « suave thérapeute » que Bessette utilisait au sujet de JF.

Toutefois, à partir de 1972, ces moqueries et ces titres deviennent nettement plus agressifs. Ainsi, dans un article du *MacLean* de septembre 1972 à propos des *Grands-pères* de Victor-Lévy Beaulieu, Ferron glisse une attaque assez féroce au sujet de GB :

[Beaulieu] est deux fois plus jeune que Gérard Bessette qui a décroché le Gouverneur-général [sic], un prix que peu d'écrivains québécois acceptent ⁴². [...] Lors de la réception à Rideau Hall, il a été question de nommer Bessette Prix du Gouverneur-général [sic] à vie ⁴³.

L'exaspération dont témoigne ce passage ne relève pas uniquement de critères idéologiques et le « deux fois plus jeune » vise l'homme et non ses idées. Il ne s'agit plus de plaisanterie ni même de raillerie mais bien d'attaque en règle.

Dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, publié en 1973, Ferron s'en prendra au sens critique de GB :

Et l'on ne cesse de me répéter : « Ah Monsieur, ces contes, voilà ce que vous avez fait de mieux ! » Un esprit aussi distingué que Gérard Bessette, membre de la Société Royale et psycho-critique [sic], ne jure que par « Mélie et le bœuf ⁴⁴ », drôlement laborieux, écrit avec des inversions pour rappeler aux populations que j'ai déjà appris le latin. J'en serais ravi si, en même temps, Bessette ne s'était proclamé le prophète d'un auteur qui se fait une propreté

41. *Id.*, *Le Saint-Élias*, Montréal, Éditions du Jour, 1972, p. 93.

42. Gérard Bessette a reçu le prix du Gouverneur général en 1966 pour *L'Incubation* et en 1972 pour *Le Cycle*. Ce prix fut aussi décerné à Jacques Ferron en 1963 pour *Contes du pays incertain*.

43. Jacques Ferron, « Les Grands-pères », *Le Magazine MacLean*, vol. XII, n° 9, septembre 1972, p. 51. Ce texte n'est pas reproduit dans *Escarmouches*.

44. Gérard Bessette consacra un article à ce conte : « Mélie et le bœuf de Jacques Ferron », *Modern Fiction Studies*, vol. XXII, n° 3, automne 1976, p. 441-448.

aux dépens de petites gens, les mains sales, bien entendu. D'un auteur nommé Laberge, je crois⁴⁵...

L'opinion de Ferron au sujet de l'*Anthologie d'Albert Laberge* se durcit par rapport à celle qu'il en avait en 1971 ; d'ailleurs, la feinte incertitude quant au nom de Laberge peut se comprendre comme une insolence à l'égard du « prophète » de cet auteur. De plus, Ferron n'approuve pas GB de priser particulièrement un de ses contes sur lequel il formule lui-même des réserves comme pour souligner le manque de perspicacité du critique, pourtant un « esprit distingué ». L'ironie à fondement idéologique se sent dans l'allusion à la Société royale, société dont GB faisait partie « à juste titre » en 1971. Quant au « psycho-critique » (*sic*), il ne s'agit pas d'une simple description de fait, comme en témoigne éloquemment une section de *Du fond de mon arrière-cuisine* intitulée « Les bessettes de l'archétype ». Ferron se déchaîne alors contre le concept d'archétype, ce motif récurrent de nature inconsciente utilisé en psychanalyse et en psychocritique. Il crée alors ce qu'il appelle les « bessettes de l'archétype », c'est-à-dire des « lunettes à archétypes » :

Vous avez beau ajuster vos bessettes, vous n'apercevrez jamais, par exemple, les pleins de Gaspé-Nord et leurs crans, parce qu'ils n'ont pas été cartepostalisés en nombre suffisant pour atteindre à la répétition extatique de l'archétype selon le vieux Monsieur Jung qui, un peu sourd, entendait des bruits que les fantômes font dans les armoires, et de son optométriste de Kingston, mon bien-aimé fils Gérard Bessette, à qui l'on doit la géniale invention des lunettes que je viens de mentionner⁴⁶.

La psychocritique et son praticien se voient donc accusés d'être incapables de voir le pays concret. Cette attaque a d'autant plus de mordant qu'inscrire GB, nettement d'obédience freudienne, dans la filiation jungienne constitue déjà une moquerie. Le « bien-aimé fils », tout en se rattachant à l'attribution de titres ironiques, soulignerait-il une diminution de l'affection ? Quant à « la géniale invention », elle loge à la même enseigne que l'« attrape-nigaud » et l'« amuse-bessette » qu'est devenu l'Œdipe pour Ferron.

Ce dernier nuancera même son évaluation de la qualité esthétique de l'œuvre de GB :

Je suis donc un écrivain conservateur, sans aucun goût pour les innovations quelque peu enfantines de mes confrères [...]. Par ces innovations on peut échapper aux vices de l'habitude et disposer d'une rigueur nouvelle, mais l'imitation y prévaut rapidement et l'on ne sait jamais qui est le véritable innovateur. Je me souviens d'avoir admiré assez longtemps la ponctuation assez spéciale de Jean Basile jusqu'au moment où je me suis rendu compte que Gérard Bessette en avait usé avant lui, dans *L'Incubation*, ce que Basile

45. *Id.*, *Du fond de mon arrière-cuisine*, *op. cit.*, p. 36.

46. *Ibid.*, p. 163-164.

ne m'avait pas dit lorsque je l'en avais félicité, pas plus que Bessette ne me fera part de la joie que lui aurait causé son invention, si inventeur il est, ce dont je doute. Cela vient sans doute de quelque poète⁴⁷.

GB emprunterait donc des innovations enfantines que Ferron maintenant n'admire plus. Certes, il reconnaît toujours les mérites du styliste : « [...] la sœur Merluce, qui m'écrit toujours à la hâte, le fait ici avec plus de correction que d'habitude ; elle a beau rire, Bessette l'a influencée par sa facture impeccable⁴⁸ » ; mais il ne se privera pas pour autant de raconter la désopilante façon de lire *Le Cycle* qu'a adoptée sa sœur :

Elle a éprouvé d'abord une impression sournoise mais tenace, dont elle ne pouvait se défaire et qui bientôt, malgré tout le respect qu'elle doit à cet auteur, a eu un effet désobligeant et injuste, celui de la secouer de rire. Il provenait sans doute de la façon qu'a Bessette d'entrecouper son texte de constats qui semblent radiodiffusés de l'intérieur des personnages : crispation rageuse, [...] sans compter tous les ennuis causés par les artères car il n'y a rien que des artères dans ce livre distingué, pas de veine... « Je lisais, haussant la voix à chaque bonne nouvelle émanant des profondeurs quand je pris le ton vibrant du commentateur sportif, ce fut irrésistible. Ah, Jésus ! quel plaisant écrivain que ton ami Gérard Bessette⁴⁹. »

Après ce que Ferron a écrit au sujet du prix du Gouverneur général attribué à ce roman et auquel renvoie sans doute l'allusion au « respect » dû à l'auteur, le manque de veine de ce « distingué » roman ne peut se comprendre que de façon péjorative, surtout lorsque des points de suspension suivent le « pas de veine ». Même les futurs *Anthropoïdes* de GB n'échappent pas à la réprobation de Ferron. En effet, dans *L'Information médicale et paramédicale* de novembre 1974, Ferron attaque par anticipation ce roman à cause de son hypothétique contenu psychanalytique :

L'Œdipe de Monsieur Freud est obligatoire et les apôtres ne manquent pas de le retrouver partout. Si Gérard Bessette a entrepris un livre sur les grands singes, est-ce pour attraper leurs puces, pensez-vous ? C'est pour leur refiler l'Œdipe, vous pensez bien⁵⁰.

L'agressivité et les jugements défavorables de Ferron trouvent leur pendant bessettien dans un texte publié en 1973, d'abord dans *Livres et Auteurs québécois* 1972, puis dans *Trois Romanciers québécois* ; selon Bessette, JF est l'objet d'une adulation qui fait de lui un « monstre sacré » et qui empêche lecteurs et critiques de jauger correctement ses œuvres récentes :

Jacques Ferron, entre autres, me paraît avoir été victime de ce phénomène. Nul ne doute, certes, que les *Contes du pays incertain* (qui ont remporté le Prix du gouverneur général [sic]) et *Historiettes* comptent parmi nos œuvres

47. *Ibid.*, p. 237.

48. *Ibid.*, p. 241.

49. *Ibid.*, p. 240-241.

50. Jacques Ferron, « La réponse de d'Alembert », texte reproduit dans *Escarmouches*, tome 2, *op. cit.*, p. 384.

marquantes. Certaines pièces de Ferron, malgré leur bavardage excessif, occupent aussi dans nos lettres un rang honorable. Mais il faut aussi reconnaître que, au plan romanesque, Ferron n'a produit depuis 1969 que des œuvres au-dessous du médiocre. Ses trois derniers romans en particulier (*Les Roses sauvages*, *La Chaise du maréchal-ferrant* et *Le Saint-Élias*) sont de purs radotages. Notre critique s'en est-elle avisée? [...] Ils restent toujours des «monstres sacrés», ce qui, en les encourageant à publier des torchons, est aussi néfaste pour leur avenir littéraire propre que pour celui des jeunes qui persistent à les statufier⁵¹.

Les termes et le ton qu'adopte Bessette sont virulents à l'égard des œuvres de JF postérieures à 1969, mais il maintient son opinion assez louangeuse de 1968 en ce qui a trait aux autres. La charge se poursuivra cruellement dans *Le Semestre*, publié en 1979. Bessette s'y amuse à caricaturer de nombreuses personnalités du monde des lettres québécoises; toutefois, il se fait particulièrement insistant envers «Jack MacFerron». Ainsi nommé, le nationaliste JF se voit donc presque transformé en son frère ennemi, à l'inverse de l'Écossais Frank Scott que *Le Ciel de Québec* transformait, lui, en François Sicotte. En outre, Jack MacFerron-JF est dépeint comme un malade mental interné à qui le narrateur attribue des commentaires similaires à ceux que Ferron formulait à l'adresse de GB en 1971 :

[...] Jack MacFerron (peu avant l'internement de ce pauvre toubib désaxé à Saint-Jean-de-Dieu dans un cabanon aux murs capitonnés contre lesquels il se frappait masochistement le crâne) Jack MacFerron lui avait dit [...] *si vous montez en épingle le fait que Gabrielle Roy a quitté sa mère pour venir dans l'Est c'est que vous avez vous-même accompli le même trajet en sens inverse pour vous rendre à Bragadoon et abandonné votre mère* [...] ⁵².

Un autre passage de ce roman reprend quant à lui les commentaires de Bessette au sujet de la piètre qualité et de la mauvaise influence des romans de JF :

[...] mais Butor-Ali Nonlieu était — malheureusement pour lui et pour notre littérature — un aveugle-crispé-angoisseux dévoré d'ambition cédant au prurit de la logorrhée-graphorrhée pour publier ensuite telles quelles ses élucubrations, invitant [sic] en cela son idole le docteur MacFerron qui lui aussi inondait (ou plutôt avait inondé) naguère le marché d'une série de romans indigestes et bâclés avant de divaguer dans son cabanon de Longue-Pointe, mais lui c'était sans doute alors la peur de la mort qui le talonnait depuis que deux attaques cardiaques l'avaient frappé [...] ⁵³.

Un roman de MacFerron-JF intitulé *L'Enfer de Québec* sera taxé de «pénible logorrhée». Quant à l'image du malade mental, souvent reprise dans *Le Semestre*, elle est parfois nuancée légèrement mais sans s'adoucir: «[...] MacFerron qui comme tous les toqués-détraqués pouvait à

51. Gérard Bessette, *Trois Romanciers québécois*, op. cit., p. 172-173. Ce texte a d'abord été publié sous le titre «L'Élan d'Amérique dans l'œuvre d'André Langevin» dans *Livres et Auteurs québécois* 1972, Montréal, Jumonville, 1973, p. 30.

52. *Id.*, *Le Semestre*, Montréal, Québec/Amérique, 1979, p. 74.

53. *Ibid.*, p. 113.

l'occasion — une fois n'étant pas coutume — faire preuve de sagacité [...]»⁵⁴. Et, presque à la fin du roman, JF se voit gratifié d'un complexe paternel qui influe sur ses rapports avec un premier ministre du Canada :

[...] son homologue fédériste dénommé P.E.T. que du fond de son arrière-bécosse le vitrioleux Jack MacFerron avait (avant qu'on ne l'internât à Longue-Pointe) affublé du nom de Zorro dans un articlele parahistorique et démolisseur paru dans une obscure feuille arrière-gardiste⁵⁵ — si le complexe paternel de l'Écossais MacFerron (dont le pater avait véreusement far-fouillé dans la politicaille) comme si le complexe de MacFerron lui interdisait d'attaquer au grand jour son ex-condisciple Trudeau qui depuis son ascension sur la butte parlementaire avait pris à ses yeux figure paternelle [...]»⁵⁶.

L'allusion scatologique à *Du fond de mon arrière-cuisine* prouve que le vitriol n'est pas uniquement l'apanage de JF qui devient alors une véritable tête de Turc pour le narrateur. L'analyse psychologique que ce dernier fait du complexe paternel de MacFerron-JF est plus une diatribe *ad hominem ejusque patrem* qu'autre chose. L'image de GB dans l'œuvre de Ferron subira-t-elle le contrecoup de la publication du *Semestre*?

En avril 1980, Ferron publie un compte rendu du *Semestre* intitulé « *Le Semestre* ou le Vieux Narcisse ». Il donne d'abord un résumé partiel du roman dans lequel il identifie le narrateur Omer Marin à GB et remplace certains détails de la vie du narrateur par des détails de la biographie de l'auteur. Ainsi, l'« Université Princess » du roman se transforme en « Université Queen » (*sic*) et « Brigadoon » devient « Saskatoon ». Tout en vantant le caractère achevé des œuvres de Marin-GB, Ferron semble lui reprocher de ne pas avoir cru assez tôt à l'existence de la littérature québécoise :

Au début de sa carrière, à Saskatoon, Marin devait causer de Chateaubriand et de Sainte-Beuve puisque la littérature québécoise n'existait pas encore au Canada anglais, et Marin d'ailleurs semblait le croire puisqu'il avait publié son premier ouvrage, « Poèmes temporels », à Monte-Carlo. Cet ouvrage remarquable — achevé comme tous les autres livres de Bessette qui ne livre au public que des produits finis, et cette honnêteté fait son honneur [...]»⁵⁷.

Ferron ramène ensuite la « psycho-critique » (*sic*) de *Serge d'entre les morts*, qui se trouve dans *Le Semestre*, au fait de tirer du roman de Larocque « certains thèmes élémentaires universels, comme celui de la scène originare où le jeune enfant percevant le bruit que font ses parents, croira

54. *Ibid.*, p. 243.

55. L'« obscure feuille arrière-gardiste » est une allusion à *L'Information médicale et paramédicale*, comme le confirme la présence du préfixe « para » dans le titre de ce périodique et dans l'adjectif « parahistorique ». Jacques Ferron y a publié, le 2 février 1971, un article intitulé « Zoro » dans lequel il s'en prend à Pierre Elliott Trudeau alors premier ministre du Canada. Ce texte est reproduit sous le titre « Zorro » dans *Escarmouches*, tome I, *op. cit.*, p. 100-103.

56. Gérard Bessette, *Le Semestre*, *op. cit.*, p. 272.

57. Jacques Ferron, « *Le Semestre* ou Le vieux Narcisse », *Le Livre d'ici*, vol. V, n° 26, 2 avril 1980, p. 1.

qu'ils se querellent». Il juge aussi que «parfois le vocabulaire freudien [du *Semestre*] en rend la lecture quelque peu agaçante». Le rejet de la psychocritique telle que la pratique GB perdure bien qu'il ne soit pas aussi cinglant qu'auparavant. Ferron poursuit en soulignant le narcissisme extrême et hargneux du roman :

[...] livre qui n'a qu'un seul héros : son auteur, et qui pourrait porter en épigraphe ces deux vers qui terminent «Le Danseur» dans les *Poèmes temporels* : «Toujours je sens frémir au profond de la salle de mon culte absolu l'extase colossale.» Bessette n'y parle de ses collègues qu'avec une hargne maladive⁵⁸.

Dans «Saint Gérard Bessette», Ferron avait déjà mentionné la hargne de GB envers le Québec; cette hargne vise maintenant les écrivains québécois et «déborde sur les hommes politiques en poste, comme si leur célébrité l'outrageait». Faudrait-il voir dans cette dernière remarque la contrepartie ferronnienne du complexe politico-paternel dont Bessette affublait JF? Quoi qu'il en soit, et en dépit de la hargne de Marin-GB, Ferron formule, dans une de ses remarques, ce qui peut être tout autant un regret qu'un reproche à l'adresse de GB : «Et à la fin de ce livre étonnant, Bessette note qu'il ne lui reste plus "d'amis véritables — mais si j'en avais qu'est-ce que j'en ferais?"» Se souviendrait-il d'une amitié passée lorsqu'il rappelle que Marin-GB lui faisait jadis part de ses projets littéraires comme ce «prodigieux exercice des *Anthropoïdes* dont Bessette [lui] parlait déjà en 1970, qu'il a mené à bien après tant d'années de travail»? Après les virulentes attaques du *Semestre*, le ton de Ferron surprend par sa retenue et même par sa chaleur. *Le Semestre* serait «un livre pathétique, émouvant, mené de main de maître» dont Ferron loue l'absence de complaisance :

Son narcissisme ne va pas jusqu'à la complaisance : Omer Marin est sans pitié pour lui-même et s'y montre malade, vieux, d'autant plus vieux et malade qu'il ne cesse de s'accorder des années de délai, encore vingt ou trente ans de survie, manifestement trop. [...] Cette misère sauve le livre⁵⁹.

Malgré le dur constat au sujet de la survie de Marin-GB (qui n'est pas sans rappeler «la peur de la mort» attribuée à MacFerron-JF par Marin à la page 113 du *Semestre*) et en dépit du narcissisme de ce dernier, l'admiration mêlée de pitié à l'égard du personnage est évidente. Ce compte rendu plein de sensibilité et de mesure répond avec magnanimité aux attaques du *Semestre* contre Jack MacFerron-JF. L'auteur du *Semestre* a sans doute été frappé par cette critique puisqu'il déclarera dans *Québec français* :

Comme tout le monde, je ne suis pas ravi de vieillir. D'ailleurs, si je me permets de taper sur les autres, je me sens par compensation obligé de taper sur moi-même aussi. Ferron a dit que c'était ce qui «sauvait le livre»⁶⁰.

58. *Ibid.*

59. *Ibid.*

60. Gérard Bessette, «Gérard Bessette», (entrevue par Léonce Cantin et Gilles Dorion), *Québec français*, n° 40, décembre 1980, p. 35.

Après tant d'attaques réciproques, cette opinion partagée mérite d'être soulignée; l'agressivité semble se résorber pour laisser place à plus de mesure, peut-être même à une certaine sérénité. D'ailleurs, dans un article du *Devoir* du 19 avril 1980, Ferron reprendra à son compte la dure critique que Bessette faisait de son œuvre en 1973: «Tout cela est assez mal assemblé, avec de l'ambiguïté, de la confusion et même du radotage, comme l'a noté Gérard Bessette qui fut déjà mon ami⁶¹.» Pour sa part, Bessette, dans un article du *University of Toronto Quarterly* intitulé «Romancier (s) québécois» et publié à l'automne 1980, indique certaines ressemblances entre sa carrière littéraire et celle de JF:

Quant aux écrivains de ma génération (littéraire) qui se sont fait un nom — en tant que romanciers — *grosso modo* en même temps que moi (je pense [...] à Jacques Ferron déjà connu comme dramaturge), ils partagent avec moi la caractéristique d'être des romanciers tardifs [...] Ferron a publié *Comoir* à 39 ans, et moi *La Bagarre* à 38⁶².

Le ton de Bessette à l'égard de JF reste ici assez neutre à l'exception d'une allusion à son influence, déjà jugée pernicieuse dans *Trois Romanciers québécois*, sur Victor-Lévy Beaulieu dont JF serait le «père spirituel». De plus, ne serait-ce qu'en vertu de la similitude chronologique, Bessette, par la comparaison qu'il esquisse, s'identifie dans une certaine mesure à son collègue écrivain.

En 1981, Ferron publiera *L'Exécution de Maski*, texte dans lequel GB occupe une place particulièrement importante et qui jette un nouvel éclairage sur les images réciproques des deux écrivains. Ce bref récit forme la première partie du dernier livre que Ferron publia de son vivant. Un narrateur écrivain y raconte comment il a tenté de se débarrasser de Maski, son double, et l'inspirateur de son œuvre. Le narrateur est devenu de plus en plus insatisfait de la présence de ce double:

De 1963 à 1973, durant dix ans, nous écrivons beaucoup, trop peut-être, car même si nous étions dans la force de l'âge, si nous avions acquis cette sûreté de main qui permet des réussites du premier jet, il y manquait cette sérénité que confère la patience; l'ellipse y accusait parfois des répétitions et l'implacable Gérard Bessette, l'exécuteur parfait auquel je recourrai, eut quelque peu raison de nous accuser de radotage⁶³.

Cet extrait donne en partie raison à GB d'avoir qualifié certaines œuvres de Ferron de «radotage» et souligne le manque dans l'œuvre du narrateur de ce que Ferron disait admirer le plus dans celle de GB: le fini. L'adjectif «implacable» s'applique à l'auteur de l'accusation de «radotage»; toutefois l'apposition «l'exécuteur parfait auquel je recourrai» renvoie pour sa part

61. Jacques Ferron, «L'alias du non et du néant», *Le Devoir*, vol. LXXI, n° 89, 19 avril 1980, p. 21.

62. Gérard Bessette, «Romancier(s) québécois», *University of Toronto Quarterly*, vol. L, automne 1980, p. 44.

63. Jacques Ferron, *Rosaire* précédé de *L'Exécution de Maski*, Montréal, VLB éditeur, 1981, p. 13.

au rôle que jouera ce personnage dans l'élimination de Maski. Le narrateur a d'abord invité GB à son nouveau pavillon de chasse, situé à Saint-Louis-de-Blandford, et en a avisé Maski sans lui révéler le motif de l'invitation et même en niant celui-ci :

J'ai invité aussi ton ami Gérard Bessette. Il m'a promis de nous y rejoindre : es-tu content ? En tout cas, lui, il l'est. Un de ses collègues de Kingston lui a déjà donné un costume qu'il n'a pas eu l'occasion de mettre.

— Tuyau de castor, redingote noire, l'habit noir du parfait exécuter, de Monsieur Pointdujour ?

— Mais non, un costume rouge chinois à garnitures vertes, un costume de chasse⁶⁴.

Dans un passage sibyllin, Maski, qui a survécu et écrit de nouveau en collaboration avec le narrateur, raconte comment il a été exécuté à la fois par le narrateur et par GB :

— Je te vois, déposant ta carabine Ouinechester sur la table, avant de t'y asseoir. Du canon refroidi se dégage encore quelque fumée. [...] Tu n'y peux plus rien, c'est déjà fait. L'exécuter en habit rouge te salue du dehors et s'en retourne, sa mission accomplie. Comme toujours il a été impeccable, il passe raide et content, sa carabine sur l'épaule, dont le canon comme la tienne fume encore un peu. Quand un double se débarrasse d'un autre, il a recours à un tiers. Après l'exécution, le canon des deux carabines fume, mais peut-on savoir laquelle des deux a servi ? Le dédoublement persiste. L'exécuter parfait m'aura mal enterré ; une de mes mains sort de la vase [...] ⁶⁵.

Le « costume rouge » et l'appellation « exécuter parfait » renvoient à GB ; de plus, les adjectifs « raide » et « impeccable » s'appliquent souvent à ce dernier dans les textes de Ferron : le « tiers », co-exécuter de Maski, est donc bien GB.

Cette scène troublante se retrouvait déjà dans une série de textes publiée dans *L'Information médicale et paramédicale* en 1975 et intitulée « Le pavillon de chasse (en préface au « Pas de Gamelin ») », sans toutefois que le rôle de GB y ait une telle importance et une telle précision. Dans les deux cas, le narrateur associe l'épisode et l'élimination de Maski à son incapacité d'écrire depuis lors un roman digne d'être publié :

Voilà, il était entendu que Maski mourrait avant que je me mette à mon ouvrage sur la folie et ses cantons [...] Il était entendu, s'il se décidait, qu'il mourrait pour de tout autres raisons [...] et non pour me donner l'occasion d'écrire [...] cette occasion qui peu à peu se revirait, contrariait les goûts et ambitions qu'elle comportait, et ressemblait fort à un empêchement d'écrire [...] Ensuite à mon goût conséquent et tenace s'est ajoutée une autre occasion qui a tout arrangé lors d'une partie de chasse à Saint-Louis-de-Blandford ⁶⁶.

64. *Ibid.*, p. 21.

65. *Ibid.*, p. 33.

66. Jacques Ferron, « Le pavillon de chasse (en préface au « Pas de Gamelin ») 1- Seuls les morts... », *L'Information médicale et paramédicale*, vol. XXVII, n° 20, 2 septembre

Tout comme dans *L'Exécution de Maski*, la scène a lieu au mois d'octobre et dans un décor identique : « [...] Maski mourrait avant que je me mette à l'œuvre, et le mois d'octobre a été avisé comme fin à son sursis [...] Et je pensais au canton de Blandford, à l'étang fangeux où je l'avais laissé⁶⁷. » Le livre qu'écrivit le narrateur après l'exécution de Maski ne le satisfait pas et cette insatisfaction se rattache à l'accusation de radotage formulée par GB à l'égard des autres œuvres de Ferron :

Ce livre m'a tout l'air d'un outrage public à un particulier, cet honnête et modeste lecteur que j'ai déjà perdu, j'ose l'espérer ! Vraiment l'eussé-je prévu que je ne me serais pas donné les moyens de l'écrire ! Il ne m'est que pré-texte à des points d'exclamation ! Je radote, un ami cher en a depuis longtemps décidé ! Et sur quel ton avec quelle incroyable prétention ! Pas plus de douze lignes, d'une plume outragée, je m'exhibais avec éloquence à dos de cochon, et je me signais devant moi, pour moi, non pour les autres⁶⁸.

Bien que le texte ne le nomme pas, l'«ami cher» ne saurait être que GB, d'autant plus que l'accusation qu'on trouve dans *Trois Romanciers québécois* est bien formulée en douze lignes ! Cette critique de GB, que Ferron rappellera en 1980 dans *Le Devoir*, et en 1981 dans *L'Exécution de Maski*, semble donc avoir joué en 1973 un rôle important dans la nouvelle orientation de la production romanesque de l'auteur qui n'a depuis lors publié aucun nouveau roman.

La publication de *Rosaire*, auquel *L'Exécution de Maski* sert en quelque sorte de présentation, correspond au retour de Maski et à l'acceptation de sa présence. Or, le narrateur affirme que Maski représentait pour lui «une sincérité qui débouchait sur l'indécence, l'abjection, dont [il] aurai [t] voulu [se] départir pour ne garder de [lui-même] que le scribe et rester en dehors de [son] œuvre comme un dieu⁶⁹». En outre, les termes dans lesquels le narrateur de *L'Exécution de Maski* parle de son œuvre antérieure à la disparition de Maski sont très proches de ceux que Ferron utilise dans son article critique au sujet du *Semestre* :

De livre en livre, notre monde s'était appauvri ; il avait perdu peu à peu ses personnages. Il n'en gardait qu'un seul et c'était toujours lui qui revenait, sous divers déguisements, et qui ne me trompait même plus ; c'était toujours lui, Maski, tel un vieux Narcisse qui aurait réduit le monde à sa dévotion et qui, de derrière passant devant, se projetait dans un miroir, dans un miroir où je me regardais en écrivant, sans me reconnaître, à cause de ma haine pour lui⁷⁰.

1975, p. 15. Le manuscrit du *Pas de Gamelin*, roman inachevé déposé à la Bibliothèque nationale, comporte des allusions à ce même épisode.

67. *Id.*, «Le pavillon de chasse (en préface au «Pas de Gamelin») VI- Un procédé littéraire», *L'Information médicale et paramédicale*, vol. XXVIII, n° 1, 18 novembre 1975, p. 24.

68. *Id.*, «Le pavillon de chasse (en préface au «Pas de Gamelin») V- Une facilité d'essence», *L'Information médicale et paramédicale*, vol. XXVII, n° 24, 4 novembre 1975, p. 17.

69. *Id.*, *Rosaire* précédé de *L'Exécution de Maski*, *op. cit.*, p. 35.

70. *Ibid.*, p. 33.

La douloureuse sympathie dont Ferron fait preuve à l'égard de Marin-GB indiquerait une identification partielle avec le personnage qualifié lui aussi de « vieux Narcisse ».

Une telle hypothèse peut sembler surprenante compte tenu de l'antagonisme de Ferron à l'égard de GB. En contrepartie, l'étroite amitié qui précéda cet antagonisme ne saurait être ignorée. Durant une certaine période, ces liens d'amitié atteignirent même un tel degré d'intimité que le narrateur de *L'Exécution de Maski* dit avoir permis à GB de prendre sa place de médecin auprès d'une malade (malmenant ainsi fictivement la déontologie médicale) et avoir voulu incorporer à un de ses propres romans les notes que GB aurait alors prises :

À propos de ce livre, je finis par lui [Maski] dire évasivement que je n'avais pas encore fini de réunir et de classer ma documentation. « Ainsi je n'ai pas encore retrouvé les notes d'un supposé docteur Bessette auquel, t'en souvient-il? nous prêtres Hélène Brazeau qui avait la main si leste que les aumôniers de Gamelin ne voulaient plus la confesser. Lui, bravement, il avait accepté de la prendre en analyse à ses risques et dépens⁷¹. »

Dans un texte posthume publié dans *La Conférence inachevée*, Ferron reprend plus longuement cette anecdote :

Durant l'été 1970, je la [Hélène Brazeau] donnai en analyse à l'illustre Professeur Gérard Bessette, de Kingston, alors en année sabbatique à Montréal [...] Qui ne connaît le Professeur, gloire de nos lettres? Il n'a écrit que de bons livres, tous de facture différente et tous remarquables par la facture, même le dernier, *Le Semestre*, où il expose magistralement les affres hystériques que lui a causées déjà le coxsackie, un virus anodin. Une certaine amitié nous liait encore. À cette époque, [...] il rêvait d'un livre sur les singes en train de virer hommes [...] Il l'a fait depuis et c'est assurément une grande tentative de générosité⁷².

Le ton de ce passage rappelle beaucoup le persiflage amical du début des années soixante-dix. En outre, cet extrait indique à quel point les relations avec GB étaient étroites puisque ce dernier allait même jusqu'à faire confiance de ses projets littéraires. Et Ferron de réitérer, cette fois sans restriction, son appréciation de la facture des œuvres de GB. Certes, celui-ci n'échappe pas aux sarcasmes : le narrateur avoue avoir malicieusement souhaité que la patiente attentât à la pudeur du pseudo-analyste et il ironise en écrivant au sujet des notes que GB aurait alors prises : « Je les garde précieusement, me promettant de les confier un de ces jours à la Société royale dont il est le plus beau fleuron, ou à la famille Molson⁷³. » Le « maintien d'universitaire ontarien » et le « ton nasillard » de GB suscitent

71. *Ibid.*, p. 30-31.

72. Jacques Ferron, *La Conférence inachevée* (« Le pas De Gamelin » et autres textes), préface de Pierre Vadeboncoeur, édition préparée par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis, Montréal, VLB éditeur, 1987, p. 68. Une note de la page 225 précise que Ferron « était à travailler [à ces textes] au moment de sa mort ».

73. *Ibid.*, p. 69.

la retenue chez la malade qui, pourtant, s'amuse du prétendu médecin et ruse avec lui. Et le narrateur de se gausser de ses conclusions professionnelles: « Elle souhaiterait, écrit-il doctement, qu'un doigt phallique la purifie une fois pour toutes. » Voire⁷⁴! » L'on peut même se demander qui, de la malade ou du faux psychanalyste, le texte trouve le plus bizarre :

Qu'on se les imagine dans le petit parloir, face à face, lui imperturbable et tout raide, elle plus détendue, avec son cou balaféré, son toupet coupé et son sourire amusé, quelque peu ironique⁷⁵.

La psychanalyse et son « apôtre » encourent toujours la réprobation de Ferron. Toutefois, en dépit des sarcasmes, l'épisode indique qu'il a bien existé entre Ferron et GB une complicité et une intimité maintenant disparues. Cette intimité fut si poussée que GB pouvait se permettre de demander à Ferron de lui raconter son premier souvenir d'enfance, ainsi que l'indique une lettre à Julien Bigras, lettre datée du 22 avril 1982 et dans laquelle Ferron qualifie GB de « mon ancien ami⁷⁶ ».

Ainsi, tant chez Bessette que chez Ferron, les textes postérieurs au *Semestre* indiquent non pas la reprise de l'amitié, mais la cessation des hostilités. Les textes de Ferron révèlent même que l'image de GB postérieure à 1980 n'est pas sans liens avec celle que Ferron donne de lui-même. Quant à Gérard Bessette, il remettra JF en scène sous les traits du « chaman Jack MacFerron » dans *Les Dires d'Omer Marin*. Ce roman publié en 1985 traitera MacFerron-JF de façon beaucoup moins virulente que ne le faisait *Le Semestre* et le présentera surtout comme une figure paternelle pour Victor-Lévy Beaulieu :

L'admiration que voue VLB à Ferron devient sans danger du fait que la carrière littéraire dudit Ferron est à l'évidence terminée. De plus VLB le « domine » puisqu'il est maintenant son éditeur et publie ses « œuvres complètes » [...] ⁷⁷.

Certes, Bessette a la dent dure pour la carrière littéraire de JF, mais il s'agit là d'un jugement d'ordre littéraire de même nature, quoique d'une autre teneur, que ceux qu'il formulait en 1968. Quant au commentaire sur la place que JF occuperait selon Bessette dans la psyché de Beaulieu, il est assez curieux d'en retrouver l'équivalent sous la plume de Ferron dans une lettre à John Grube datée du 6 février 1982 :

Je devins en quelque sorte son [de Beaulieu] parrain [...] il tombait en transes dès que je lui parlais. Une telle frénésie m'impressionnait et je regardais son pied d'Édipe : avec quelle allégresse il me culbuterait un jour de son chemin ⁷⁸.

74. *Ibid.*, p. 70.

75. *Ibid.*

76. Julien Bigras et Jacques Ferron, *Le Désarroi (correspondance)*, Montréal, VLB éditeur, 1988, p. 55-56.

77. Gérard Bessette, *Les Dires d'Omer Marin*, op. cit., p. 79.

78. Jacques Ferron, *Une amitié bien particulière (Lettres de Jacques Ferron à John Grube suivi d'Octobre en question de Georges Langlois)*, Montréal, Boréal, 1990, p. 177.

La psychanalyse, même si Ferron en récuse le bien-fondé, peut à tout le moins inspirer une belle figure de style. Par ailleurs, un sarcasme de Ferron envers GB suscite une autocritique ironique chez Bessette qui, se souvenant probablement que Ferron avait accusé GB de vouloir se magnifier en magnifiant Laberge, écrira en 1985 :

Sur les entrefaits [*sic*], il est vrai, je découvris Albert Laberge, romancier et conteur fort injustement inconnu à l'époque. Moi, chevalier sans peur et sans reproche, je décidai de corriger cette injustice⁷⁹.

Ne serait-ce que par ces deux derniers exemples, il est évident non seulement que Gérard Bessette et Jacques Ferron se lisent, mais qu'ils tiennent également compte des images que chacun donne de l'autre et que ces images réciproques hantent et orientent même parfois leurs œuvres.

Ainsi, à partir d'une relation de critique à écrivain qui débute en 1964, les images réciproques de GB et JF fluctuent au gré des aléas de l'appréciation esthétique, idéologique et méthodologique qu'impliquent des rapports de ce genre. Après 1969, ces images se complexifient à la suite d'un lien d'amitié assez étroit mais mâtiné d'ironie dans les deux cas, qui jouera, en 1973, un rôle majeur dans la production artistique de Ferron. Suit une période d'hostilités qui culmine en 1980 avec *Le Semestre* de Bessette et se résorbe à la suite du compte rendu de ce roman par Ferron pour laisser place, après 1980, à des images empreintes de plus de modération, sinon de sérénité, mais jamais dépourvues d'ironie.

Il importe assez peu que ces images réciproques de Gérard Bessette et de Jacques Ferron reposent ou non sur des détails biographiques ; ce qui compte, ce sont les traces littéraires de ces hypothétiques réalités. Quel intérêt y aurait-il à « soulever un coin du voile qui [a] enfin recouvert les tempestueuses relations mariniques-ferronniennes⁸⁰ », sauf dans la mesure où le vent des textes fait battre ledit voile ?

79. Gérard Bessette, « Gérard Bessette et son œuvre », *Les Dires d'Omer Marin*, *op. cit.*, p. 119.

80. *Ibid.*, p. 36.